

Romans exhumés (1910-1960). Contribution à l'histoire littéraire du vingtième siècle. Études réunies et présentées par BRUNO CURATOLO, FRANÇOIS OUELLET et PAUL RENARD. Éditions universitaires de Dijon, 2014. Un vol. de 194 p.

Excellente idée qu'ont eue Bruno Curatolo, François Ouellet et Paul Renard de sortir de l'oubli vers lequel ils glissaient presque irrémédiablement ces quelques auteurs du siècle passé. Des écrivains aux ambitions et aux réalisations très diverses, certains ayant connu une vraie notoriété (Jean Schlumberger, Luc Durtain...), reçu des prix remarquables (Jeanne Galzy, René Laporte...), d'autres restés davantage dans l'ombre.

Voici ainsi exhumés dix-sept romanciers ayant publié dans les deux premiers tiers du siècle. Il faut espérer que cette « bibliothèque des méconnus » s'étoffera, tant le roman fut en cette période (et reste encore ?) un genre proliférant, exubérant où, sous pas mal de mauvaises herbes, se découvrent des pousses bien intéressantes à un titre ou un autre.

Ces méconnus et oubliés ont-ils eu le destin posthume qu'ils méritaient ? C'est bien sûr à une réflexion sur ce qui fait la fortune littéraire d'un écrivain qu'incitent ces évocations de parcours obscurs ou en demi-teinte. La grande majorité des auteurs présentés ont été rivés à des métiers peu gratifiants ou à des emplois qui interdisent la fréquentation des « milieux littéraires ». La carrière des belles-lettres ne leur est au mieux qu'à peine entrouverte. Écrire est pour eux le moyen de sortir d'une médiocrité sociale et culturelle qu'ils maudissent, sans pour autant parvenir à accéder à une place vraiment éclairée sous le soleil de la Littérature reconnue. Est-ce un hasard si un bon nombre d'entre eux ont pris des pseudonymes ? Impossible de faire une percée littéraire quand on s'appelle Hippolyte Pinaud (qui sera en littérature Jean Vaudal) ou comme cet auteur au nom juif polonais si imprononçable (on sait seulement qu'il commençait par un Z) que tous l'ont oublié et que seul demeure son nom de plume, Léon Aréga. Il y a beaucoup de provinciaux dans cette galerie : des écrivains demeurés très (trop ?) ancrés dans leur région (Jean Rogissart en Ardenne, Jean Proal célébrant une Haute Provence déjà arpentée avec éclat par Jean Giono) – et trop loin de Paris. Et seulement trois femmes (Antonine Coulet-Tessier, Renée Dunan, Jeanne Galzy), marque d'une époque où les romancières ont encore une place mineure.

À lire cette suite de portraits, on se prend à penser que le demi-succès ou l'insuccès de ces auteurs est d'ores et déjà tributaire d'une crise ou d'une asthénie du genre romanesque. Sont souvent contées des histoires d'amour et d'argent un peu pâlichonnes et trop formatées. Le roman – faut-il encore l'appeler naturaliste ? – lance des chirurgiens bien grêles (manque d'enjeux ? manque de vision surplombante ?) et, alors même qu'ils entendent dénoncer le poids des conventions sociales, les auteurs de ces textes restent, eux, entravés par les liens de conventions narratives usées et par une langue sans relief qui sonne plus ou moins faux.

Cette inaptitude du roman à prendre son envol devient quelque chose de stimulant quand justement la thématique majeure est celle de l'échec. Échec amoureux, échec social, échec d'une vie rendus par un relatif échec de la narration, compensé par l'âcreté de la bile noire dans laquelle ces auteurs trempent plus ou moins leur plume. Henri Calet ou Emmanuel Bove ont su mettre en scène des univers narratifs singuliers dans ces expressions de la vie dissociée ou effondrée. Plusieurs des auteurs évoqués tentent avec sans doute moins de maîtrise de faire émerger ces vies en désarroi ou en dépression qui ont pour mérite majeur d'être expression d'un trouble fondamental ou d'une rétraction devant l'ordre des choses. C'est sur ce terrain ainsi travaillé que Sartre avec *La Nausée*, Beckett avec l'implosion ou la déliquescence de ses personnages, sauront imposer avec force leur récusation ou leur mise en cause des enjeux ou des codes narratifs usuels.

Plusieurs de ces auteurs tournent – leurs lecteurs le soulignent souvent – autour de projets autobiographiques ou d'autofictions qu'ils ne s'autorisent pas. Le cas de Boris Schreiber est ici frappant. Denis Pernot donne pour sous-titre à son étude des *Heures qui*

restent (1958) « ratage et oubli ». Schreiber dans ce roman ressasse l'histoire d'un romancier impuissant et refusé. Or, quand Boris Schreiber se met à raconter son enfance d'exilé et son itinéraire de jeune juif rusant avec autant d'audace que d'inconscience avec l'occupant nazi, il écrit un chef-d'œuvre, *Un silence d'environ une demi-heure* (1996). Aller à la source, se dire sans accumuler masques et paravents, donne alors au récit une énergie et une consistance qui manquent aux tentatives romanesques antérieures.

Ce que l'époque nommait souvent assez lâchement « la question sociale » est présente chez presque tous. Véronique Trottier intitule son analyse de l'œuvre d'Antonine Coulet-Tessier « la banale tragédie de la misère anonyme ». Le roman dit « populiste » connaît dans le demi-siècle considéré sa plus grande audience. Avec évidemment le risque que ce qui fit son très relatif succès soit aujourd'hui la raison majeure de son oubli.

Contre la médiocrité, l'ailleurs ? L'Amérique et son essor dont Luc Durtain offre « une étude romanesque systématique » (Alexis Buffet) et, semble-t-il, talentueuse ? L'Asie, son bouddhisme et son opium, mis en scène par Maurice Magre ? La Russie et les débuts du bolchevisme (Claude Anet) ? La Science-fiction (Renée Dunan, Jacques Spitz, à sa façon Fernand Fleuret) ? Contre la norme, la marge ? Comme, par exemple, l'homosexualité évoquée par plusieurs auteurs (Jeanne Galzy, Jean Schlumberger...) ou l'érotisme libertaire (Renée Dunan).

Le roman, genre élastique s'il en est, peut accueillir des folies littéraires d'une intéressante étrangeté. Comme par exemple, celle de Léon Bopp, présentée par Paul Renard. Bopp se voulut résolument romancier de la totalité. Les flaubertiens se souviennent qu'il écrivit ainsi un stupéfiant commentaire de *Madame Bovary* où il se livrait à l'exégèse de chaque phrase du roman. Deux de ses romans, de respectivement 1173 et 1380 pages, entendaient brasser la totalité de l'époque et mêler les registres stylistiques. Belle ambition – au risque de l'illisibilité.

Deux destins méritaient particulièrement ce coup de projecteur. Celui de Jean Vaudal, que relate de manière saisissante Michel P. Schmitt. Vaudal fut un critique apprécié dans l'entre-deux-guerres et l'auteur de difficiles romans « qui mettent en scène, plus encore qu'une introspection, les processus d'élaboration de la pensée ». Projet singulier et en son genre avant-gardiste, mais qui aboutit à une sorte de paralysie narrative. Or à cette image de l'auteur obsessionnel et méticuleux, il en faut superposer une très différente, celle du combattant de la Résistance qui, arrêté en 1944, finira ses jours au camp de Dora. Cette mort héroïque et prématurée lui vaut-elle l'oubli dans lequel il est aujourd'hui ?

Et c'est sur la figure d'un auteur quasi fantomatique que se clôt le recueil. Bruno Curatolo donne pour titre à son étude « Léon Aréga, sans aucune trace, ou presque... ». Les titres des sept romans qu'il fit paraître entre 1947 et 1963 sont éloquentes (*Comme si c'était fini, Aucune trace, Le Débarras, La Main sur la bouche...*). Cet écrivain d'origine juive d'Europe de l'Est, dans ses évocations des années de guerre et d'Occupation, tisse ses récits autour des thématiques du déracinement, du rejet (une de ses reparties est : « le paradis, c'est les autres »), de formes de déconstruction ou de naufrage. Humour, délicatesse et profondeur méditative semblent caractériser cet écrivain dont la voix assourdie peut encore nous atteindre.

Une galerie de tourmentés, de trop discrets, de chercheurs méconnus, au bout du compte de mal aimés englués dans la mélancolie ou la vie terne ? Oui, certes. Pourtant l'impression qui domine, quand on referme ce livre, est celle d'une grande vitalité. D'une obstination à chercher par l'écriture les moyens de surmonter les échecs irrémédiables, les tragédies de l'existence, les catastrophes de l'époque. D'une énergie pas toujours bien canalisée, mais qui finit par forcer l'attention, l'intérêt et quelquefois l'admiration.